

# Paysage de la suspicion

Manuscrit inachevé, laissé en l'état le 26 novembre 2005.

1

Je suspecte la suspicion d'être son principal suspect — c'est par une telle phrase que pourrait se conclure le plaidoyer d'un avocat qui aurait pété un câble. « Irrecevable ! » crie-t-on de toutes parts, et même « c'est inadmissible ! », en effet, d'oser en plein tribunal proférer une telle énormité... Mais quoiqu'il en soit une brèche est ouverte dans l'édifice bureaucratique de la justice occidentale, le liquide interstitiel s'échappe, avec la fuite inverse de questions qui surgissent, et plus persistantes, plus accablantes, presque ridicules à la façon de diables en boîte. On se rappellera de Maurice Papon se faisant mettre en larme, à la façon des « bébés mangés à la sauce verte » d'Antonin Artaud, non en effet qu'il se soit mis à pleurer durant son procès (1997-98, au terme duquel il est con-vaincu de complicité de crime contre l'humanité), mais sa tête haute et son refus d'exprimer des regrets exacerbent les sentiments de haine et de dégoût, et les exacerbent un peu plus à chaque fois que le juge repose sa question : *mais est-ce que vous vous rendez compte ?* L'assistance est interloquée : tu te rends compte, il ne se rend même pas compte ! Etrange processus par lequel la conscience morale appelle la conscience morale à percevoir son absence, tant cela ne débouche que sur un non-sens, une tâche aveugle dans la vision de Dieu dirait peut-être Leibniz. Mais surtout ne pas arrêter le flux : brancher cet appel sur la machine multimédia, coder émettre décoder, submerger le bouche à oreille de l'homme posthypermoderne, le localiser et s'en servir comme récepteur/émetteur. Surtout, ne pas trop laisser respirer le « public » : à coup de coupures et de redirections de flux, mais sans rupture et sans accrocs, parce que tout doit devenir lisse et tendu intérieurement sur ses divisions binaires, même s'il faut faire le grand écart pour rester lisse, lisse à en être déchiré. Antonin Artaud avait déjà expérimenté les caprices de ce soi-disant grand public, « soi-disant » parce que ce n'est pas le public, comme il l'écrivait dans sa lettre à René Guilly du 7 février 1948, qui avait voulu interdire son émission *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, mais bien cette chorale de rats bien pensants qui tenaient alors (et tiennent toujours) les rênes de la radio et tenaient surtout à ne pas déranger les hommes dans le train-train de leur aléas commissionnaires. Car c'est justement à cela qu'Artaud voulait s'attaquer, cela qu'il voulait briser sous lui et avec lui dans un dynamitage de l'expression radiophonique contemporaine et des « habitudes puantes » qu'il dénonçait violemment sous le nom d'*Organisme*.

O cercle, O eau, O poétique, O zéro Ou O infini. Il n'y a plus de côtés ni de perspectives, il n'y a plus que des centres et des périphéries, il y a le ventre de production-dévoration plus ou moins hypocritement axé sur l'idéal humaniste (l'homme de la subjectivité transcendante), où les enzymes gloutons de la conscience morale universelle font leur travail. « Dieu lui-même est un cercle », et c'est lui qui envoie ses flèches, c'est lui le soleil, le roi, le lieu unique détenteur du

pouvoir, à *sens* unique, toujours bien caché derrière ses nuages, caché derrière les colliers électroniques qui remplacent les anciens boulets de prisonnier ou derrière les cartes de crédits, ultime reflet de la vertu holographique. Mais justement ce lieu unique n'est déjà plus la norme : *Dieu s'est transformé en microbe*. La conscience morale dans sa nouvelle métamorphose réclame un dialogue, elle veut que Dieu lui-même vienne à la table des négociations, dans une gigantesque parousie de morpions. On voudrait que Dieu lui-même accepte de se remettre en question, et cessant de peser sur les épaules de tous, qu'il se diffuse comme un gaz, presque inexistant. Alors dans cette histoire le personnage Maurice Papon ne se rend pas du tout compte qu'il est dans le feu croisé d'un changement entre deux types de société, et que sa conscience morale de type disciplinaire ne colle plus du tout avec celle de la société de contrôle qui est entrain de se mettre en place. Justement, il colle à des ordres, alors qu'on attend de lui qu'il glisse sous la table et qu'il expie, afin qu'on puisse commencer à parler. *Mais enfin rendez-vous compte !* Il est clair qu'avec de tels « crimes » non expiés qui pèsent sur elle, la conscience morale ne peut plus se reposer d'elle-même, et comment ne voudrait-elle se reposer de sa condition ?

Et cependant il n'y a pas absence chez Papon d'une telle conscience cerclante... mais celle-ci s'est solidifiée vis-à-vis de certaines directions du jugement, trop fortes pour elle, contre lesquelles elle s'est rassemblée, coagulée en une grégarité d'extrême droite : pour protéger l'individu du démembrement qui risque de toucher tous ceux qui, sur les sentiers de la sauvagerie, s'approchent de l'abîme et n'ont pas la force de résister au vertige. Qu'est-elle alors, cette conscience morale, si elle peut ainsi se réarranger, répartir différemment ses flux, surcoder par-dessus ses codes, se mettre pour chacun sous son jour le plus attrayant ? Comment fonctionne-t-elle, comment se transforme-t-elle et pourquoi ? Comment essaye-t-elle de colmater les brèches qui la font fuir d'elle-même, qui la vident de la *substance* précieusement accumulée ? Comment au contraire lui faire absorber de telles lignes de fuite, ou devenir invisible à sa main invisible, comment cesser de la fuir pour la *faire fuir* ? Et comment ne pas y laisser sa peau, car la ballade du schizophrène n'a rien d'une ballade de sinécure... On passe entre des images, on se voit passer dans des images, on se fait attrapé par le positif des caméras de surveillance, alors on essaye de rester dans le négatif, d'inverser, de ne pas se laisser voir, d'être transparent sur la pellicule, un devenir fantôme. Pour les quelques uns qui se risquent à remonter le flux coupé et, marcheur oblique sur la ligne abstraite qui sépare l'abîme d'un quelconque monde construit, à se révolter, non contre des directions du jugement mais contre le système du jugement lui-même, ils voient en effet peser sur eux ce même vieux regard de l'Inquisition et du Père Fouettard, mais démultiplié comme des petits pains et qui se transforme en un *impératif à l'invisibilité*.

Parce que : « si j'te vois, j'te mange ! », et je te remmène pour un tour de carrousel dans mon cercle réactif d'auto-recyclage. C'est un peu le jeu de cache-cache, mais désormais doublé de la course-poursuite. Et comme cela l'a toujours été, un jeu de vie et de mort, où le pire n'est certes pas de mourir corps et bien, mais de se faire fonder et planter dans un sol qui n'est pas le sien. — Pour celui qui renie l'écho humide, et qui, le crâne en feu, cesse de tourner sur lui-même comme le fœtus-combustible de la matrice morale et cherche la lumière d'un dehors, d'une terre pure : dans un tel contexte, « inhumain » risque bien de devenir le nom de son deuxième trou du cul.

On croit qu'il existe quelque chose comme une « ère de la suspicion », une époque (la nôtre), durant laquelle les gens, tout à coup, se mettent à s'épier, à se guetter, comme s'ils étaient, tout aussi soudainement, devenus des animaux de proie, ou bien (mais « on » n'en est pas sûr) des animaux craintifs. On ressort la vieille rengaine : *l'homme est un loup pour l'homme*. On se demande : mais qu'est-ce qui se passe ? On répond aussitôt : il y a un problème de confiance. Comme on a fait une découverte formidable (étymologiquement : qui sent la peur), on s'empresse de le crier sur les toits : « IL Y A UN PROBLEME DE CONFIANCE ». Bien sûr, cela ne suffit pas, alors on cherche des solutions. On s'avise du fait que le christianisme était un agent de cohésion des siècles passés : naïvement, ou hypocritement, on se presse (comme des citrons, puisque l'essentiel réside dans le jus, celui qui abreuve les machines désirantes) vers ses solutions, en les adaptant aux faiblesses de vue de l'humanité actuelle. On prend exemple sur le bouddhisme, là aussi dans une conversion occidentale et banalisée. On tente des actions populaires (qui échouent). On devient anarchiste, idéaliste, psychanalyste. Ou alors un heureux défaut, une maladresse mystérieuse de la nature produit le nihiliste avoué (qui n'a rien d'un avocat de la vie, bien que chez lui éclate soudain un désir entier, et qu'il y a de la chair verte sur les murs parce que le noyau a commencé à *se multiplier*), un nihiliste en pleureuse marine (Deleuze), en mystique destructeur (Artaud), en hédoniste de soleil et d'acier (Michima), en enfant démonique (Carroll). Des éclairs d'une terrible beauté, travaillant le ciel comme on travaille un cuir ou une pâte à pain, deviennent le paysage quotidien de l'humanité... mais pourquoi paysage de la suspicion ?

Principalement parce qu'il y a, dans ce paysage-procès (et c'est là que je commence à argumenter), création de *distances*. Ce n'est pas le fossé tant décrié entre intellectuels et gens du peuple — un tel fossé est l'un des nombreux voiles jetés sur l'instinct de confusion qui règne aujourd'hui, instinct brillant et mouillé de se perdre. Ce qui fait la spécificité de ce paysage, dans le sens de la fracture : non pas entre une élite et un peuple, mais, à l'intérieur et au travers de ces groupes, dans des coupes aux zones d'indiscernabilité épileptiques : ENTRE CEUX QUI PARLENT ET CEUX QUI REFUSENT DE PARLER.

Avis aux malentendants.

« Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous ! », « Alors je dirai rien », ou bien je le dirai de manière à ce que personne ne me comprenne. Que ce soit le paysan naïf de Lewis Carroll (dans *Sylvie et Bruno*) ou Antonin Artaud, mais aussi la poésie concrète ou certains jargons de spécialistes, il s'agit toujours de se tenir dans le passage, de bouger entre les strates, avec pour seule fin de ne pas se laisser happer par un système de jugement quel qu'il soit. Hide and seek, missiles à tête chercheuse, cryptographie, course à l'identité. Et puis la course-poursuite incessante dans laquelle les hackers, voleurs ou espions, libres penseurs, suppôts d'un état ou même banquiers, doivent toujours avoir une longueur d'avance sur les systèmes de sécurité, ou bien se faire attraper, catcher sur le ring, l'anneau grégaire du faire semblant, l'arène romaine recyclée, christianisée (« avec toute l'ironie historique que cela suppose »). — Ne vous laissez pas faire : courez ! sautez ! Ne restez jamais longtemps sur la même strate sémantique ! Deleuze et Guattari criaient : piquez ! ne plantez jamais ! Et Zarathoustra : l'homme est un fil tendu entre l'animal et le surhomme. Mais justement ce fil se tend de manières très

différentes suivant que l'on parle dans la conscience *d'être fil* ou dans la conscience morale *qui file*, ou *contre* ce filage de l'araignée du ressentiment. Si le temps de l'homme constitué et conditionné dans l'Organisme est une fuite et un jeu de cache-cache avec lui-même, quelque chose, qui, essentiellement et quoiqu'il en croie, ne tient pas (en place !), le temps de celui qui, comme Artaud, essaye de faire fuir le jugement en enfonçant des lignes de fuite dans la chair arachnéenne, est un temps qui au contraire se retourne et le prend à rebrousse-poil, dans une inversion analogue de la parole qui parle.

Cette opposition entre une parole et une anti-parole (et c'est ici que je commence à interpréter), Nietzsche la conceptualise dès fin 1887 (9[37], C&M) dans les figures, respectivement, des nihilismes passif et actif. Mais d'abord, et brièvement : qu'est-ce que le *nihilisme* ? Il en est deux sens : premièrement ici, c'est la situation où le but fait défaut, où les « valeurs suprêmes se dévalorisent » — et c'est à ce moment-là, avec l'arrivée du nihilisme, que le système de valeurs socratico-chrétien commence à être perçu comme un système du jugement, que l'ère de la suspicion commence. Le nihilisme vu ainsi est un processus, c'est donc qu'il n'apparaît pas du jour au lendemain : c'est qu'il est en fait l'apparition, la révélation du nihilisme comme interprétation du monde, le second sens de l'expression. Nietzsche analyse en effet la tradition qui remonte à Socrate comme un nihilisme, une volonté de néant : l'interprétation socratique a créé la fiction d'un centre de gravité de la vie en dehors de la vie elle-même. La conséquence de cette fiction (l'idée suprême du Bien, Dieu, la Vérité, la Justice) et de toute l'organisation qui en découle — puisque l'homme, d'après la suite chrétienne de cette même interprétation, est à l'image de son créateur — est la négation de la vie en tant que telle, de la vie sauvage, non civilisée, de la vie des instincts et des forces intacts et violentes de la nature. C'est *l'histoire d'une illusion* qui a, par la fixation qu'elle a effectué, permis à l'homme certains progrès significatifs, mais à un certain type d'homme en particulier : l'homme de la grégarité, du troupeau socratico-chrétien, marchant à la suite de ses bergers (Socrate ou le Crucifié comme expressions de la volonté de néant). Et tout ce qui est critiqué par Nietzsche comme volonté de néant (paradis extra-terrestre, exacerbation de la culpabilité, mise en place du système du jugement, hiérarchie des prêtres, recherche du bonheur ou de la paix universelle kantienne, etc.) se transmet de générations en générations dans ce que Nietzsche nomme la *transmission de l'attitude malade* de l'homme par rapport à la vie : la *décadence*. C'est dans la fleur de cette décadence (on pourrait dire en effet qu'elle fleurit, qu'elle arrive à maturité, puisqu'elle est elle aussi un processus physiologique, et qu'avec cette floraison commence le déclin de l'interprétation qu'elle cultive), qui devient *presque* ouvertement nihiliste, qu'apparaissent les nihilismes passif et actif. Ces deux formes du nihilisme sont des *types*, des *tendances* mais qui se développent à fleur de peau un peu partout — pour *peu*, évidemment, qu'on souhaite les voir — et si tous les abritent et les nourrissent avec un penchant plus ou moins marqué dans l'un ou l'autre sens, il ne faut pas oublier qu'une volonté de vivre non retournée contre elle-même en volonté de néant continue (et heureusement) d'exister. Quoiqu'il en soit la suspicion naît entre ces tendances et à l'intérieur d'elles comme la tension moribonde d'êtres qui veulent en finir avec la vie, parce qu'ils n'ont plus la force de vivre la vie sans l'amputer.

Face à ces « valeurs suprêmes qui se dévalorisent », ces valeurs du refus de la vie, le *nihilisme actif* « atteint son maximum de force relative en tant que force violente de la destruction », c'est-à-dire que, s'il a la force suffisante pour attaquer,

le nihilisme actif ne parvient pas à s'assigner pro-ductivement de nouveaux buts face à ceux qui sont désormais *trop faibles pour lui*, il se tient au sommet du nihilisme et donne tout ce qu'il a dans cette lutte sans merci pour détruire une parole devenue creuse. Et c'est dans ce même creux que le nihilisme passif, nihilisme à qui *manque* la force d'attaquer, vient se loger, prendre abri, en retrait, car si lui manque la force d'attaquer, il n'a pas non plus la force de s'aventurer dans le monde sauvage pour étendre davantage l'empire des valeurs pour lesquelles il avait jusqu'alors vécu (symptôme physiologique de déclin) : il se range dans le système de valeurs en décadence, mais avec des valeurs qui sont nécessairement moindres, qui demandent moins de force que celles qui étaient des eaux vives dans la réalité encore cohérente et actualisée de l'interprétation dans laquelle il vit. Le nihilisme passif n'est plus seulement volonté de néant, il est néant de volonté (cf. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*), il n'a même plus la force de *vouloir* sa disparition, et c'est face à lui, toujours nihilisme mais actif face au passif, que la volonté de néant désormais s'applique à le détruire et à se détruire avec lui.

Qu'on s'imagine pour mieux le comprendre ce procès du nihilisme comme une tour immense entrain de s'écrouler, parce que ni sa base ni son sommet n'assurent plus sa durée : le nihilisme passif sent bien ce sol qui tremble, il voit les éclairs menaçants que la nature semble avoir levé contre ce lieu qu'il habite, tels des armées violentes et assoiffées de mort, mais il n'a pas la force de se remettre en chemin, de monter au sommet de la tour pour avoir un regard d'ensemble, encore moins de sortir de la tour qui semble à son instinct dégénéré la *seule réalité possible*. Le nihilisme actif est pour sa part monté assez haut pour avoir un regard de surplomb, il contemple « l'étendue du désastre », il voit des valeurs auxquels il ne peut plus s'affilier, des limites qui ne sont plus à même d'accomplir un déploiement (volontairement nihiliste bien que crypté) de ses forces à lui : mais ne parvenant pas non plus à lâcher la tour, attaché qu'il est à la faire fuir, il appelle la foudre et toutes les entités guerrières à briser cet édifice qui lâche avec lui.

Appel et contre-appel, mais la tour en question n'a pas dit son dernier mot.

On ne reconnaît pas le nihilisme passif à ce qu'il parle, mais à ce qu'il parle comme un singe doué de parole, un animal rationnel. Non que le nihilisme actif ne parle pas du tout : comme on le verra il est capable de toutes les singeries imaginables — mais il parle avant tout pour détruire, dans un refus de la parole ordinaire et ordinante, tandis que la parole du nihilisme passif est une parole du statu quo, avec un débit plus ou moins élevés de valeurs de sauvegarde ou d'inepties, encore que beaucoup se taisent : torturante tension d'insectes pris dans le siphon dévorant du lavabo moral, les yeux pleins de savons et les ailes atteintes par un corps étranger qui brise le devenir poudreux de leur envol (« silence suspect » dira-t-on à l'heure du tout communication). Il faut être un peu sourd pour comprendre ce que dit le nihilisme passif, ne pas buter sur chaque mot, glisser comme au milieu d'huiles essentielles dont chacun est sensé re-connaître les parfums : fraise, chocolat, café, straciatella.

Cependant il n'y a pas qu'un seul langage, il y a straciatella et tellastracia, il y a les barquettes et les cornets, les supermarchés et les faits maisons, le cinéma et la plage. On ne vole pas du tout de la même manière dans une baignoire et dans la mer, mais la poudre du devenir moléculaire est touchée pareillement, par contagion. C'est qu'il faut être deux pour parler, au moins deux pour être entier et se rassembler autour d'une entité directrice qui redistribue dialectiquement les dividendes, tout en réinjectant des divisions binaires. Mais même lorsqu'ont lieu des effets de groupement en dehors d'un principe directeur fort, qui localise et saisit les différents groupes dans *un même tout*, dans une communauté *moltaire*, les individus ne se dissocient pas pour autant en devenant moléculaires, mais se reforment en agencements molaires de contact. On parle par groupe, on forme des meutes, contre d'autres meutes. On fait des listes : la techno, le rap, la pop, le hip hop, les années 70, quatre-vingts, nineties, le rock, le reggae, le ska, le punk, la musique classique, le rock alternatif, les musiques du monde, l'opéra, les musiques traditionnelles, les musiques religieuses, l'expérimental, le bruitisme, le hard rock, le trip hop, le new age, le gothique, le easy listening, le death metal, à chacun ses agencements sonores de prédilection, mais aussi sportifs ou politiques (etc. etc.), dans lesquels il fait passer ses flux et connecte entre elles ses différentes machines existentielles : repères, identités, consciences, états modifiés.

La conscience morale est affaire de grégarité. Et en tant qu'elle est affaire d'agrégation, elle mène toujours à un *être normal* — autrement dit : à être la norme. Un des grands héros du cinéma américain disait : *n'est normale que la normalité*, et effectivement il y a toujours dans cette façon de mener un assujettissement à un concept normalisateur, idée totalitaire s'il en est, qui dérive du joug par lequel une civilisation est parvenue à se faire le troupeau de son propre développement — notamment en se formant dans une culture séparée de la nature et capable de l'assujettir, de faire d'elle une nature *objective*. La Norme, la Raison, le Bien chez William Blake comme encerclement de l'énergie, parce que : « croissez et multipliez ! », mais ne vous éloignez jamais de Moi qui suis votre berger, ou bien je vous crucifie la langue : « monotone crucifiement » dira Artaud (*Fragments d'un Journal d'Enfer*), parce qu'il n'y a rien de plus normatif que la croix, ce quadrillage, cet « espace strié » (Deleuze), dans lequel les groupes se rencontrent, se re-centrent, et dès lors ne se ren-centrent plus mais simplement communiquent autour du point central de filiation (le Fils, le Père, et le Saint Esprit qui fait la navette entre les deux). Alors Dieu ne meurt pas une seule fois et dans un seul sens, l'idée de l'être qui le soutient se reforme, se transforme, joue le transfuge et le réfugié structurel.

Dieu qui meurt c'est peut-être d'abord la décrépitude de l'axe haut-bas, autour duquel se focalisaient les besoins d'idéal et s'élevaient les souffles de la masse des croyants, dans les courants ascendants et descendants du foyer. Mais si l'homme d'aujourd'hui n'est plus celui d'un seul foyer — il est multi-foyer et multi-focal — cela ne fait pas pour autant de lui un esprit pouvant se déplacer entre les points de vue, comprendre la légitimité de chacun, les lois selon lesquelles ils fonctionnent et se déterminent ; ou alors seulement dans un cercle restreint, car les agencements molaires de contact, étant molaires et leur mollesse exigeant d'eux qu'ils se groupent davantage pour tenir, se molent entre eux et s'invectivent les uns les autres à partager des mêmes valeurs, créant une cécité relative qui est difficulté de regarder ailleurs que dans le milieu auquel les yeux sont habitués. Et cela ne fait pas pour autant des solitaires, mais l'instinct à se distinguer en est exacerbé : il n'y a d'individualisme que dans le rapport dialectique à la meute. On ne devient pas

encore multiplicité, on devient du multiple qui s'oppose à des unités, mais il y a toujours une unité d'ensemble qui subsume les devenirs moléculaires, chez l'individu qui s'oppose comme chez la meute qui fait converger, qui fait vendre — de l'un multiplié et éparpillé, répandu comme autant de grains de sable dans le désert du réel et comme autant d'étoiles dans les déserts du ciel.

Si ce faisant tous les hommes sont plus ou moins cousins, ils sont également plus ou moins assassins de César, par con-spiration : les souffles tendent toujours vers un même centre et vers *des* mêmes centres, mais ce doivent être des centres vides, des axes creux. La force manquante pour qu'*un* centre reprenne autour de lui ces souffles est à la fois dans le vide relatif des foyers dont la souveraineté normative vacille, et dans le vide relativiste des focales où chacun se mesure à l'aune de la compréence de l'autre, d'homme à homme, et non plus d'homme à Dieu, aux dieux ou à l'Etat. C'est parce que le foyer *Dieu* se creuse, devient un foyer vide, qu'est nécessaire cette multiplication des foyers, que se développe la grégarité sous une forme plus aboutie, laquelle en vient tout aussi nécessairement à *désirer* des foyers vides, des volontés absentes. Premiers entre tous, les chrétiens décadents s'évertuent à tuer Dieu, à tuer le général de l'armée divine, à se débarrasser des dirigeants forts, des dirigeants comme centres du pouvoir (on leur demande aujourd'hui d'être proches des problèmes du peuple). Nous passons par là d'une structure pyramidale à une structure pyramidale éclatée qui forme l'illusion d'un rhizome, un pseudo-rhizome, typique des agencements molaires de contact, tout à fait incapables encore de se passer de l'image unificatrice de l'arbre comme axe UN du monde, mais qui néanmoins abondent en ce sens.

Il est clair que la dégradation de l'axiologie chrétienne laisse à eux-mêmes les instincts d'élévation dont l'homme est capable. Et ce n'est ni l'habitude de regarder en haut lorsque Dieu est invoqué ni celle qui consiste à baisser la tête lorsque pèse la culpabilité, qui viendront contredire ce fait que plus personne ne sait *où se trouve Dieu*. Car le christianisme porté à son terme dit : Dieu est partout, non seulement sous chaque pierre, sous chaque souche, mais en tout et en tous, et chacun a la responsabilité de prendre conscience de son pouvoir et de l'utiliser de la façon la plus juste qui soit. Dispersion molaire, exit le Vatican ? Mais dispersion *molaire* tout de même, parce que Dieu, même partout, reste *un même tout*. — C'est pour cela que la vie ne se trouve pas enrichie en profondeur et en diversité par un tel agencement : Dieu continue de résorber les différences, même s'il est fait de différences. Mais, demandera-t-on, comment autrement s'orienter en ce monde ? La pyramide connaît les quatre directions, le pseudo-rhizome multiplie les directions et commence à former des circuits, circuits de consommation, circuits touristiques ou imprimés. Période de flottement entre deux types d'orientation. S'orienter, connaître la direction de l'Orient, pour prier ou conduire son action, cela manque aujourd'hui à la plupart, cela fait de la majorité une *écrasante* majorité qui ne sait plus se mouvoir, qui est à elle-même un poids dont elle voudrait se débarrasser. L'Orient est plus que jamais l'horizon inatteignable, de même que le Jugement Dernier s'éloigne du croyant au point que, infiniment lointain, il lui semble infiniment proche, et fait peser la suspicion sur lui à chaque seconde (c'est l'atermoisement illimité du *Procès* de Kafka) : tic-tac-tic-tac, le temps lui-même s'accélère, tachycardie de l'angoisse. La tentation du saut désespéré vers le but ultime (millénarisme, sectarisme, spiritualisme, progrès, 2012, 2037, etc.), de plus en plus désespéré n'en séduit que de plus en plus, tentation d'esprits que plombe la fatigue du porteur — la tentation de se dé-tendre (divertissement), d'enfin appuyer

sur la détente (Columbine, suicides), d'enfin lâcher la tension (et de disparaître dans le néant), cette tension morale de la conscience qui était celle du christianisme mais qu'on est de moins en moins en mesure de *tenir*. On détend le fil tendu entre l'animal et le surhomme pour en rester à l'homme et au fil le plus lâche. C'est qu'on n'en peut plus d'attendre, « y en a marre d'attendre l'autre côté » (Sabrina Gitto), il faut combler ce vide, le combler avec des messies, le remblayer, le boucher et bien tasser le tout, pour pouvoir par après se remettre à cette besogne qui consiste à se creuser le corps pour à nouveau le remplir d'organes préfabriqués — ou alors se faire un corps sans organe, nous allons y venir.

Dispersion, conspiration, confusion aussi, con-fusion c'est-à-dire mélange sans distinction des différentes forces en présence, puisque tout est moulu, brassé, réduit en poudre d'os, en cocaïne molaire, en soupe transcendantale d'organes ; le désir est fabriqué, la destruction récupérée, avec juste la quantité économiquement nécessaire à ce que l'édifice ne s'écroule pas tout à fait, qu'il puisse continuer à se développer, même si c'est dans tous les sens et avec en arrière-fond le bruit des « grands événements » bien utiles à ce qu'on se dissuade de faire autrement. Plic-ploc, plic, ploc, les gouttes d'eau humaines tombent dans la soupe, elles forment des cercles concentriques, des cercles qui se rencontrent, se déforment, s'épuisent et se résorbent dans l'onde. Plic... ploc. C'est une tour de Babel qui se construit, en cercles concentriques, mais une Babel horizontale, une Babel qui s'est déjà écroulée, une Babel où tout le monde parle la même langue mais où personne n'a le même langage. Plic-ploc, mais en monophonique, car l'architecte n'a qu'une oreille : tout le monde lui entre par une oreille et le stratifie, s'étend sur lui, tant il est incapable de lui *résister*, de lui opposer une volonté d'extension suffisamment forte, tant il est incapable, au fond, de *parler*. Plic-ploc : mouvement dialectique, nous rencontrons-nous ? A moins encore une fois que l'horreur, « ce qui ne se dit pas », vienne clore le débat : la peur devient le prétexte ordinaire à l'action, nécessité de se défendre, de se maintenir le plus longtemps possible, même si c'est pour crever entassés dans des hôpitaux. Plic-ploc, restez mous, restez argiles, n'ayez d'autre dignité que celle du travail, sinon comment ferez-vous pour vous transformer, pour être recyclé. La société ne se renouvelle pas : elle se solidifie sur les territoires acquis, elle se fabrique les conditions d'une asphyxie générale, incapable de résister à l'élémentaire sauvagerie du réel, de s'ouvrir un espace pour respirer à travers son marécage techno-humaniste. Au contraire elle se presse toujours davantage, elle bouge toujours davantage, s'enfonce et plic..... ploc.

Tictactictactictac —

Le nihilisme actif se manifeste, de même que le nihilisme passif, comme *tendance*, dans toutes les strates de la société en devenir nihiliste. Les doses sont différentes, le pouvoir de la destruction également, mais il n'y a pas qu'Antonin Artaud pour se faire le porte-parole d'une telle anti-parole, il y a de nombreux groupes et groupuscules, de l'altermondialisme à l'anarchisme en passant par le hentaï et le gothique, chez lesquels il y a cependant toujours, ce qui est également sensible chez Artaud, participation à la tendance inverse du nihilisme passif. C'est qu'on ne défait pas son organisme d'un seul coup sans mettre un terme à sa propre vie : « Défaire l'organisme n'a jamais été se tuer... L'organisme, il faut en garder



assez pour qu'il se reforme à chaque aube. » (Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*, p. 198). Mais précisément le problème du nihilisme actif est qu'il ne sait jamais vraiment où il « devrait » s'arrêter.

Il semble qu'on puisse reconnaître le nihiliste actif à ce qu'il va toujours *trop loin*, qu'il dépasse cette limite qui le tient encore aggloméré, pour rejoindre un corps qui est vraiment sans organe. C'est là que le CsO deleuzien se démarque du CsO d'Artaud, parce qu'Artaud va trop loin, qu'il déchire l'organisme (et lui avec), qu'il outrepassa la limite, alors que chez Deleuze le CsO *est* toujours *limite*. Il y a dans ces deux conceptions deux attitudes différentes face à la question de l'être, de l'Organisme : celle d'Artaud se retrouve au final dans une révolte immédiate et finie, tandis que celle de Deleuze se trouve dans une révolte infinie et par là médiata, parce que le CsO qu'il met en place ne met pas fin à l'organisme mais s'inscrit face à lui comme son ennemi de toujours, comme l'ennemi multiplicité de l'unité transcendante totalitaire : à chacun son corps sans organe, à chacun son plan de consistance, comme si chacun, après s'être placé sur une strate de la tour de tout à l'heure, parvenait à défaire le ciment et à emmener une ou plusieurs briques, à les fondre, à les sortir ainsi plus ou moins de l'édifice pour faire par lui-même ses expérimentations sur son être à lui.

On pourrait dire que la conception deleuzienne du corps sans organe correspond davantage au premier Artaud, du *Pèse-Nerf* à *Héliogabale ou l'Anarchiste couronné*, mais qu'il ne prend pas la mesure de la dernière floraison de la pensée d'Artaud dans *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, bien que ce soit dans ce dernier qu'il récupère le fameux corps sans organe. Le premier Artaud se bat chaque jour, il se remet chaque matin sur le métier à tisser, tandis que le second veut mettre l'homme une fois pour toutes sur la table d'opération, pour achever sa constitution. *Il faut en finir* n'est pas l'équivalent de *il faut se battre*. La bataille contre l'Organisme, Artaud va la commencer avec bien autre chose que le Corps sans Organe et la terminer avec ce dernier, mais il en termine alors non seulement avec l'Organisme mais aussi avec la révolte contre l'Organisme, avec son propre nihilisme actif.

Que commence par faire Artaud ? Il obtient un mélange qui tend à rendre plus ou moins invisible au passage du temps, un mélange du pur mouvement, comme idéalité. L'important pour Artaud n'est pas alors de « bouger » dans sa pensée, car « vraiment je n'ai pas l'air de beaucoup bouger dans ma pensée », mais de disposer de cette « sorte de station incompréhensible et toute droite au milieu de tout dans l'esprit » (*Le Pèse-Nerfs*), qui traverse le monde commun communément stratifié, avec son bien, ses clics et ses calques, le monde commun de l'horloge interne, de l'organisme constitué dans le temps linéaire de l'ère atomique. Artaud bouge sans bouger, parle sans parler, veut sans vouloir. Il est immobile à vitesse infinie, « Zéro Infini de Dieu » (*Héliogabale ou l'Anarchiste couronné*). Mais il *veut* tout de même, il veut le néant par cette idéalité qui fait conflagrer les opposés de la tradition en une sur-unité qui rassemble l'être et le non-être, et n'a de cesse de dénoncer le Dieu de la tradition qui s'opposant à Satan ne fait que voiler le petit être du nihilisme passif, bien qu'il reste lui-même dans une forme d'être. Artaud est justement à ce moment-là ce *feu qui monte* de Satan, avec pour arme une idéalité inverse de celle de la tradition, inverse ou ésotérique, parce qu'il a trop de force pour vivre selon les déterminations de la tradition passive exotérique. Artaud qui rejoint la *durée pure* de cette sur-unité rejoint un mouvement élémentaire de dissolution nihiliste — alors « n'espérez pas que je me perde et que je mette ainsi sans le savoir à PENSER », car

parler et penser sont, dans l'ordre grégaire de la parole, du même ordre, il n'y a qu'à lire pour s'en convaincre quelques pages de la « littérature » de ce début de siècle qui n'est pas moins de la « cochonnerie » qu'il y a septante ans. Artaud qui cesse de penser, c'est au contraire de cela un homme qui ne prend plus la fuite, qui n'écrit plus pour fuir devant lui-même, mais qui se retourne sur son ennemi, ce *même*, pour le faire fuir et se libérer, contre le reflet avachi de la volonté de néant qu'est le nihilisme du néant de la volonté. A ce moment-là ce n'est pas encore le Corps sans Organe, mais plutôt un corps Sans organe, l'accent mis sur la privation et le combat. *Feu qui monte*, le cSo est Satan contre Dieu, il est la révolte infinie et médiate du lion contre les valeurs du chameau, un feu qui rugit donc, ou qui vagit comme un avorton sublime, mais qui vagit « en-dessous d'où peut atteindre la langue, puisque c'est la liaison même de ce qui la fait et la tient spirituellement agglomérée, qui se rompt au fur et à mesure que la vie l'appelle à la constance de la clarté » (*Fragments d'un Journal d'Enfer*), parce que sa forme particulière de devenir ne parvient plus à rejoindre un être (ou plan de consistance), le cSo se défait à chaque fois qu'il y tend parce qu'il doit toujours s'opposer à un être stratifié, qu'il est *d'abord* machine de guerre contre celui-ci.

Mais alors vient le changement, la floraison ultime, quand le cSo devient CsO, quand le corps sans organe apparaît à proprement parler et qu'Artaud cesse de se battre pour *en finir*. A partir de là, il ne veut plus entendre parler d'être, il crache sur l'être en tant que tel, il ne veut plus de cette « respiration qui retourne en Dieu », dans le Zéro Infini de Dieu, mais il tend à rejoindre le CsO qui est à la fois le nadir, le point de tangence abstrait contre lequel son processus risque de buter et rebondir — s'il ne parvient pas à se lâcher lui-même avec lui, à lâcher Satan en même temps qu'il lâche Dieu. Artaud n'est plus le combat contre la Croix, il accomplit le *Rite de l'abolition de la croix*. Et il y a ce septième homme qui est « le soleil tout cru, habillé de noir et de rouge », un soleil qui se couche et qui passe sous la terre, et que sous la terre avaient lieu d'étranges manipulations. Il faut passer par ce nadir du soleil, comme dans les cérémonies égyptiennes, pour constituer à nouveau le corps, et « lorsque vous lui aurez fait un corps sans organes, alors vous l'aurez délivré de tous ses automatismes et rendu à sa véritable liberté. » Mais cette liberté et cette absence de déterminations n'est pas un but en soi, parce que c'est « alors que vous lui réapprendrez à danser à l'envers comme dans le délire des bals musette / et cet envers sera son véritable endroit. » Il y a un second retournement qui se fait, dans ce nadir, par lequel ce qui avait été jusque là l'endroit (Dieu), après avoir été renversé (faire un corps sans organe), est à nouveau retourné (réapprendre à danser à l'envers) en un nouvel endroit, véritable par rapport à toutes les stations précédentes.

Alors le CsO n'est plus du tout limite, il n'est plus du tout un plan de consistance, bien qu'Artaud ait disposé de tels plans au cours de sa révolte. Artaud va trop loin et franchit la limite, et s'il y a quelque chose d'une folie sublime dans cet acte, c'est parce que par là il se dépasse lui-même en tant que nihilisme actif, toujours limité par le nihilisme, *en devenant lui-même nihilisme*, avènement de celui-ci, et par là son Minuit et son arcane traversante.

Dans cette époque charnière des années 40, Artaud ouvre, à son tour et à sa manière, la possibilité de traverser la pensée de l'être. C'est une chose que Deleuze n'a pas comprise. En reprenant le CsO comme « *le plan de consistance* propre au désir (là où le désir se définit comme processus de production, sans référence à aucune instance extérieure qui viendrait le creuser, plaisir qui viendrait le

combler) » (Deleuze & Guattari, *Mille Plateaux*, Comment se faire un corps sans organes ?, p. 191), on remet le CsO dans la posture qu'il n'a déjà plus chez Artaud, celle d'un nihilisme actif dirigé contre les strates (prêtres, organismes, Etat, famille...). Le désir comme idéalité, sans rien qui viendrait le creuser ni le combler c'est-à-dire comme un plan, une pure surface, plate et désertique, qui n'offre aucune prise. On pense bien sûr au désert du nomade, à la nomadologie. Seulement la vie du désir ne fait que cela, creuser et combler, et c'est dans l'attitude face à ces vides et ces pleins, qu'Artaud a eu à affronter tout au long de sa vie, dans ce rapport à la douleur et à la joie que tout se décide. Et tandis qu'Artaud lâche finalement son propre nihilisme actif et par là rejoint un désir de la vie entière, ouvre cette possibilité, Deleuze et Guattari promeuvent le corps sans organes d'un désir séparé, qui est sa propre mesure, qui se produit de lui-même, par lui-même et à lui-même, et qui par là évite et fait fuir les stratifications de la psychanalyse freudienne en ne laissant personne toucher à son corps. Artaud disant « à mon corps on ne touche pas » ne dit pas un solipsisme du désir mais une levée contre la contagion de l'être.

La philosophie développée par Deleuze dans ces pages et dans d'autres permet de bien saisir une nouvelle forme d'être qui est apparue, une forme solipsiste du désir qui tourne sur lui-même en s'intensifiant, à l'image de l'image de l'éternel retour du même qu'il dresse dans *Nietzsche et la philosophie*.

L'être est conçu comme immanent, comme résidant dans le désir, et non hors de lui dans une instance transcendante qui va par exemple imposer au corps une « organisation organique des organes », un Organisme constitué. Mais à nouveau on ne se trouve pas dans un devenir à proprement parler, parce que l'être, même partout, reste un même tout.

Deleuze fait une ontologie de l'immanence, mais en cela il casse le mouvement traversant d'Artaud, il y place une station, un être, alors que celui qui renverse la transcendance et traverse cette inversion se débarrasse du même coup de l'immanence.

## 5

Le platonisme puis le christianisme avaient instrumentalisé la figure du Bien, de Dieu, du Père, de la Raison, dans la fonction de point de fuite [le point de fuite de tout paysage se perd à l'« infini » puisque la Terre est « ronde »] et de centre de gravité, rendant par là pérenne l'empire d'une reine mère, d'une « civilisation », l'Eglise et le système législatif — une configuration de domination avec tous ses assemblages de calques hiérarchiques et rapports de force fermentés, qui a passé par différents types d'organisation : société de souveraineté, société disciplinaire, et maintenant société de contrôle (Foucault, Deleuze), types à chaque fois basés sur le foyer familial, mais dans des configurations différentes. Cette configuration [multiplicité de visages, de figures, prises ensembles dans une même figure, une unité théorique plus ou moins actualisée] formait une bulle spéculative, un système spéculatif de valeurs (je veux dire par là qu'il n'y a absolument *rien* d'absolu dans un tel système, mais qu'il faut le *croire* absolu pour que *ça* fonctionne). Et lorsqu'elle éclate, lentement, en temps d'homme, c'est comme une bulle de savon qui vous pique les yeux.

Nous ne sommes dans ce sujet pas si éloigné de la bulle qui entoura les NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication) au tout début du 21<sup>e</sup> siècle : dans le crash boursier lié notamment aux attentats du 11 septembre 2001, à la fin du passage à l'an 2000 et au passage à l'euro, ainsi qu'à la surévaluation de certaines entreprises dans les années 1990, le domaine informatique et Internet en particulier ont été interprétés comme le domaine du virtuel, de ce qui (n') est (qu') en puissance — et de même que l'eschatologie chrétienne parle sur des événements qui ne sont qu'en puissance, invérifiables, mais surtout inactualisables *par l'homme*, sur lesquels on spéculé [spéculation : processus de gonflement d'un ensemble de quanta de puissance qui tend à lui faire occuper le plus d'espace possible, processus physiologique d'extension et de production] avant de voir la bulle éclater, de même les NTIC se sont trouvées à un moment de leur histoire disposées pour ce jeu, et ont été jouées avant d'être rendues à l'air libre lorsque cette bulle s'est effondrée sur elle-même (trou noir). On nous dira : les (N)TIC *s'actualisent*, et bien sûr elles le font, elles passent d'un animal à un autre, tic-tiques-tac, suceuses de sang chronométriques, téléchrotroniques, mais c'est l'*interprétation* en particulier d'Internet comme d'un domaine *virtuel* aux possibilités *illimitées* qui est ici en cause, alors qu'il a comme tout réseau organique ses règles de fonctionnement plus ou moins contournables, ses rythmes de croissance et de décroissance, bref ses limites et ses élans comme n'importe quel organisme. On peut dire en définitive que ce méta-organisme primesautier, qui n'a pas encore trouvé ses marques, fut sous le coup d'une OPA, par laquelle le système de pensée dominant essaya de le récupérer pour en faire son propre aboutissement, en l'interprétant comme un nouveau monde idéal.

Pourquoi donc cette tentative d'appropriation, pourquoi s'approprier cette structure-là, et pas une autre ? La structure utilisée par la société de type disciplinaire a subi un coup sévère avec les deux guerres mondiales et les goulags staliniens, l'horreur du jusqu'où l'homme est capable d'aller pour réaliser un idéal et asseoir son emprise sur la réalité. Par réaction à cela, d'une part, et dans le continuum des valeurs déjà admises d'autre part, qui, poussées jusqu'à leurs dernières conséquences, contribuèrent et contribuent à un affaiblissement et à un nivellement de l'homme de type occidental, une société d'un nouveau type a commencé à se mettre en place dès les années 1940 : la société de contrôle. Il y a dans le processus de ce changement une option stratégique qui détermine déjà a posteriori la victoire du capitalisme sur le communisme russe, tant la structure utilisée par les soviétiques n'est pas parvenue à actualiser les théories marxistes, mais fût laissée en l'état, à savoir celui d'une structure de type disciplinaire, dans laquelle on retrouve par exemple le « petit père du peuple ». Au contraire, le système capitaliste s'est mu peu à peu vers la société de contrôle avec l'Oncle Sam qui délocalise le lieu de pouvoir vers tout un chacun. Si le père est l'instance disciplinaire abstraite et si la mère en est l'actualisatrice (dans l'ordre traditionnel), l'Oncle est celui qui est de connivence avec tous les membres de la famille, c'est l'hypocrite par excellence, parce qu'il peut être « tellement désolé » de la punition qu'a reçu son neveu et « tout à fait d'accord » avec les sanctions prises par ses parents. Il est l'ami de tout le monde, mais aussi le décepteur de tous, il est plein de compassion et tient la verge punitive, seulement jamais que par procuration, à travers une foule d'intermédiaires où l'instance punitive devient introuvable (et c'est encore du Kafka). Essentiellement, il y a manque d'une instance punitive localisable, comme il y a manque d'un objet de désir localisable dans la rhétorique

consommériste, parce qu'il y a toujours autre chose à acquérir et un autre intermédiaire à démasquer.

« Le désir est manque de l'objet réel », dit Deleuze de la conception classique du désir, de Platon à Freud, en passant par la foi chrétienne (le désir comme imperfection fondamentale, fuite du temps ici-bas à qui manque la perfection, l'éternité divine). Si avec le dionysiaque et l'inversion de la métaphysique platonicienne, Nietzsche rend au désir la plénitude qui est sienne — plénitude : il n'y a plus *un* centre de gravité situé hors de la réalité phénoménale et qui serait le *tout*, l'*englobant*, mais une multiplicité en lutte de gravités à même le phénomène (« Manger le peyotl à même le sol » écrit Artaud) —, l'inconscient freudien ramène le désir dans le manque, rabat, ramène la malédiction sur le désir, notamment en faisant de l'inconscient et du rêve la scène où le désir est *re-présenté*, et où sa seule présentation possible se situe dans le « réel », *où peut se faire l'acquisition de son objet*. Au contraire, le jeune Nietzsche donne le rêve, reprenant une parole de Hans Sachs dans les Maîtres chanteurs de Wagner (cf. *La Naissance de la Tragédie*), comme l'*illusion la plus vraie*, où l'on peut entendre que, s'il n'y a dans la vie-artiste *que* des œuvres d'art, celles-là même que Platon considérait comme les pires illusions, le rêve en est parmi les plus hautes et les plus parfaites expressions. Il n'est donc plus *re-présentation* d'un objet réel, mais *présentation immédiate* du devenir artistique qu'il suppose, d'un mouvement créateur qui se veut lui-même au travers de sa présentation. C'est le désir comme *pro-duction* (menant à l'être qui est aussi bien l'apparaître), non le désir comme manque qu'il faudrait combler par l'acquisition de l'objet. Non le désir comme désir du pardon de Dieu, qui est toujours un désir à qui manque quelque chose qu'il faut acquérir (par l'intermédiaire de toute la hiérarchie des prêtres), mais affirmation du désir en tant que tel, immédiat, qui ne demande pas à être justifié, qui vaut pour lui-même en tant *qu'il est la vie elle-même*. Le paradoxe où se trouverait la distinction entre ces deux conceptions du désir — la *re-présentation* du désir comme *re-présentation* est elle-même *présentation* du désir comme *pro-duction*, ou dit autrement, la conception du désir comme *re-présentation* est elle-même un *pro-duit* du désir comme *pro-duction* — montre simplement que le désir comme *pro-duction* est inclusif, tandis que le désir comme *re-présentation* tend à exclure la production (mais non à la détruire : à la délocaliser, dans une base de valeur négative ou à Taiwan). La conception du désir comme *re-présentation* ne cesse de se repentir d'elle-même dans sa faiblesse, et s'éloignant toujours davantage du désir entier, elle cherche nécessairement à s'en couper, à se faire croire qu'elle lui est supérieure.

Il se trouve donc que la forme spécifique de gouvernance qui découle de cette conception du désir comme représentation utilise abondamment les points de fuite de *re-présentations* avec les déplacements de centre de gravité qu'elle y effectue. La *re-présentation* du désir étant la manière dont le désir est rapporté à un objet, la fabrication dirigée d'un tel objet permet des manœuvres (avec plus ou moins de style) des énergies humaines. Le procédé n'est guère différent à chaque fois que, pour des intérêts économiques ou politiques, un état quel qu'il soit donne pour les yeux du peuple un masque incitateur de haine et de peur à l'ennemi du moment, comme le procédé n'est guère différent dans la situation inverse où c'est une entente que l'on cherche à former, ou encore la motivation du citoyen vers des tâches plus lourdes, réformes, constructions, entraides. La montée des technologies d'internet dans les années 90, auxquels très peu avaient jusque là jugé nécessaire de prêter intérêt, fut alors une aubaine à ne pas manquer : aussitôt les points de fuite allèrent

se poster aux quatre coins de la toile primitive, tandis que la Bourse et les médias géraient les déplacements des centres de gravité sur les points de fuite nouvellement nommé au ministère de l'avenir : la culture pour tous, l'éducation pour tous, l'information pour tous, etc.

Si les romans de science-fiction et quelques scandales de fichage avaient déjà avertis de la mutation en marche, la mise en place du Réseau acheva de persuader le monde que la société disciplinaire était entrain de se muer en une société de contrôle. On se rendit compte que les représentations claironnées de toutes parts étaient des dangers réels pour la liberté de chacun, on se mit en devoir de faire éclater le plus possible de bulles spéculatives, ce fut une vraie chasse à la bulle, dans le sens nihiliste actif du terme. Pendant ce temps-là, à l'autre bout de l'univers, on se rendait compte de l'existence d'un « problème de confiance ...

## 6

Ceci nous amène à plusieurs remarques. Premièrement, les dirigeants politiques d'aujourd'hui ne sont plus des dirigeants, qui dirigent, con-duisent le troupeau vers un mode d'être plus intense, mais deviennent des charmeurs de meute : dans une société où les meutes exigent qu'on leur laisse croire à leur indépendances, exigent une liberté de choix qui, étant donné le bas niveau d'instruction et de force psychique, est une illusion presque complète, les partis et les états deviennent des machines communicantes au même titre que les entreprises marchandes, les écoles, les universités, les hôpitaux, la famille. Partout il faut séduire, attirer une clientèle, provoquer l'envie d'apprendre, fabriquer du désir par re-présentation de ce désir (montrer des enfants heureux d'apprendre, heureux de manger, de travailler, de discuter, heureux d'être heureux, ou bien faire peser le regard de l'Oncle, le Big Brother). En tant que charmeur de meutes, le politicien est un animal de plusieurs meutes, toujours transfuge, toujours hypocrite et sinueux, qui n'a pas d'entiereté mais se constitue d'une multitude de côtés dont il cherche à incarner la cerclure et à trouver le centre idéal qu'il essaiera d'incarner.

Seconde remarque. Le « On » symbolise ce cercle abstrait, ce cercle grégaire et cette arène du pouvoir dans laquelle le public croit s'entendre dire « plus de pain, moins d'impôt », mais où l'oreille attentive entend clairement « moins de pain, plus d'impôt ». C'est le mode de fonctionnement typique de la grégarité issue du procès socratique-chrétien : désirer sa propre répression. Le *On* est un cercle réactif d'auto-recyclage qui s'accroît en reprenant sans cesse en lui-même ses propres composantes passées, en les ré-ingérant et les transformant, dans un accroissement qualitatif à chaque ré-ingestion de quantités, mais dans un qualitatif de quantité qui tend à cacher son fonctionnement et ses présupposés, à s'enfoncer toujours davantage dans sa propre illusion en rendant subtils et toujours davantage les moyens de son illusion, jusqu'à ce que celle-ci soit complètement cachée à ses propres yeux. Il est presque inutile d'ajouter qu'il y a une jouissance « subtile » dans cette auto-répression du désir. Le *On* tourne sur lui-même, il se mord la queue, s'auto-recycle, il est cannibale, il a l'encéphalite spongiforme, il mord sa queue en disant nOn à la vie, en redevenant toujours davantage lui-même ( $n \rightarrow O \rightarrow n \rightarrow O \rightarrow n \rightarrow$  : n fois lui-même), « lui-même » c'est-à-dire son « lui » représenté. Il avait été en effet constaté dans des tribus cannibales que les femmes, à qui étaient dévolues l'ingestion du cerveau, avaient développés bien avant nos

vaches occidentales cette maladie mortelle dont la contamination ne peut être évitée que par l'éradication totale des bêtes portant la maladie. Quant à ceux qui proposent à l'humanité cette ingestion, ce sont toujours les mêmes marchands du temple, ce sont toujours les mêmes prêteurs d'être, grands usuriers de l'intérêt infini — les mêmes prêtres, sous le voile tant du cinéma hollywoodien que de la scientologie, du marketing et de la vaticanerie. Nous disons des magasins d'aujourd'hui la même chose que faisait Nietzsche des églises : n'y entrez pas si vous voulez respirer un air pur (Par-delà le Bien et le Mal, § 30). C'est le même sentiment d'asphyxie, la même odeur de renfermé, voilée ici de mille parfums, là simplement d'encens, lieu fermé où l'on entend le sermon du curé ou du vendeur de supermarché. Le peuple qui s'y rue recherche toujours le même être, la même compression intérieure, la même petite mort (Rilke) dont on lui a appris à tirer de la jouissance. Cette petite mort de l'infime dedans, « où il n'y a qu'à presser / le rat, / la langue, / l'anus / ou le gland » (Artaud, *La Recherche de la fécalité*), pour se sentir vivre. Petite subjectivité où le miroir sert à mirer son croire et à cirer son vouloir pour qu'il se fasse pénétrer plus facilement par le sexe rédempteur, et en effet « il n'y a pas d'acte humain qui, sur le plan érotique interne, soit plus pernicieux que la descente du soi-disant Jésus-christ sur les autels ».

Troisième remarque : si on prête l'être, c'est que l'être, justement, s'acquiert, et n'a rien d'une donnée immédiate. L'être c'est de l'avoir. Et ce qu'on acquiert, c'est un organisme avec un grand O, un organisme qui produit la merde et qui tient à la garder, plus : qui désire sa merde. Et il n'y a pas de mots pour dire la transmission de cette habitude puante : l'éducation au désir de la merde. On s'imagine par exemple que l'innocence est un état où l'enfant, d'une manière ou d'une autre, est encore dans le sein de Dieu, tout amour, sans aucune négativité. Mais l'enfance est justement un mouvement qui n'a pas encore *acquis* le système de coupure de l'Organisme avec ses divisions binaires (positif/négatif, dedans/dehors), il traverse les événements avec un corps plein, affirmateur, qui ne s'occupe ni de justifications, ni d'amour, ni de négativité. On ne lui a pas encore appris le manque d'avoir un sexe mâle *ou* femelle, il a n sexes (Deleuze et Guattari). L'enfant n'est pas un être humain, c'est un fleuve avec une multiplicité de berges et de chapeaux. Il ne *sait* pas parler : il parle. Il ne sépare pas un bien et un mal, ce sont les interprétations données par les parents et l'entourage qui vont fixer le caractère de ses expériences. Lorsque l'enfant crée et détruit, ce sont ses parents qui sont tristes de ce qu'il détruit, et l'encouragent à acquiescer cette tristesse avec des questions du genre de celle-ci : « Tu n'est pas triste ? » qui sont les plus pernicieuses questions. Un monde où tout le monde est beau et gentil n'existe que dans les imaginaires dégénérés des « adultes », des imaginaires qui, parce qu'ils portent sur eux le poids d'une conscience morale durement acquise, sont solidifiés dans les codes de la justification qui fût proposée à leur souffrance : celle du Crucifié, de la souffrance comme manque (« Pourquoi m'as-tu abandonné ? »). C'est ce que Nietzsche nomme la *décadence* : la transmission de l'attitude malade — comment mieux l'illustrer que par cette éducation au désir de la merde et cette « technique thérapeutique de la mort lente » (Artaud, *Aliénation et magie noire*) ?

Quatrièmement, cette conception de l'être se rapportant à de l'avoir, où c'est la valeur programmée d'une chose qui est désirée et non plus cette chose elle-même, se retrouve aujourd'hui dans la société de consommation d'une manière analogue à la vente des indulgences dans le Moyen-âge chrétien. La consommation d'une chose, par exemple un article de mode, permet en premier lieu d'atteindre à une

reconnaissance de ses pairs. En second lieu, le pouvoir d'achat est habilité en tant qu'indice de bonheur, non seulement parce qu'il permet d'acquérir le nécessaire et davantage, mais parce qu'il est en lui-même signe de l'accession de l'individu à un degré élevé de l'échelle capitaliste, au sommet de laquelle, invisibles comme des anges, se trouvent les multimilliardaires. Plus le pouvoir d'achat est grand, plus on est en mesure d'inscrire son devenir dans la consistance de plan du Capital. Mais pour la masse des consommateurs, il existe la loterie, les concours et les casinos, on vend à prix comptant une place virtuelle dans le paradis des milliardaires, gardé par St Pierre le banquier. La loterie étant à son tour branchée sur les valeurs morales, la promesse est faite que, quoiqu'il arrive, le gain en reviendra soit à l'individu soit à la collectivité au travers d'aides humanitaires ou culturelles. S'est-on déjà « rendu compte » à quel point tous les discours sur les Droits de l'Homme ne sont que les relents de pourriture des entrailles de vieilles nonnes ? S'est-on déjà « rendu compte » que le système de l'expiation et de la torture mentale était la technique préférée de l'Inquisition ? Se rendre compte ou rendre des comptes, inscrire au passif et à l'actif du nihilisme ses mouvements, ses fluctuations de capital néant. Le compte en T, le T de la croix, ou à l'inverse un thé chez les fous.

Cinquième remarque : le procès du nihilisme ne se résume pas aux nihilismes passifs et actifs, mais ceux-ci sont des tendances, malgré tout assez largement partagées. Une telle séparation n'a pas pour but de mener chacun devant le tribunal du nihilisme. Comme cela n'a pas plus de sens de vouloir ériger un tribunal de la force, où l'on pourrait mettre à mort le faible et ne garder que le fort, dégoûter le faible de lui-même et encourager le fort à se prendre lui-même en exemple, parce qu'on en reviendrait à un système de l'être, de la même manière que dans l'éternel retour du même sélectif de Deleuze. Les différentes stases du nihilisme sont affaire de distance, mais lorsqu'on érige la distance en dogme cette dernière est aussitôt perdue, puisqu'elle devient une norme, une unité de mesure. La distance n'est pas affaire de jugement ni de raison ni de critique, elle est affaire de senti, d'instinct.

Sixième remarque, pour résumer : la société de contrôle est la société du O couronné : Ô, l'aboutissement de la nihilisation de la société humaine par les forces grégaires. Cela passe par cette subtilisation dans le rapport à la merde, qui ne veut plus la produire (délocalisation) mais la gérer, ce qui lui permet par ailleurs d'enterrer plus profondément ses membres dans la gelée glissante de ses anneaux. « La vieille taupe monétaire est l'animal des milieux d'enfermements, mais le serpent est celui des sociétés de contrôle. » (Deleuze, *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*) Une société qui veut tout contrôler est toujours en manque de contrôle, est toujours en manque de liberté. Car il ne reste plus que la liberté de contrôler, la liberté de la répression, et pas la liberté de la vie pour elle-même, brutale, directe, immédiate, celle de l'enfant qui joue. Ou alors la liberté de détruire, forme ultime du contrôle sur une chose. Le serpent qui se mord la queue, ce dieu dont le centre est partout et la circonférence nulle part, ce dieu qui se condamne lui-même pour mieux se cacher aux yeux de tous, trouve son aboutissement et son couronnement dans la société de contrôle.



- Je trouve que vous allez un peu vite jeune homme !
- C'est que moi aussi je fuis et fais fuir. Moi aussi j'ai mes remèdes et mes précipités d'équinoxes, mes potions d'invisibilité et mes machines de guerre.
- Vous ne risquez que de rentrer tête baissée dans un mur...
- A moins que ma vitesse propre ne dépasse l'autre, celle à laquelle se forment les murs, et que je devienne ainsi moi-même ce mur et cette ligne de saut et ce mur qui saute par-dessus lui-même.
- Vous ne risquez que de tout mettre en poussière... au fond, vous n'avez pas plus de valeurs qu'un bac à sable !
- Que vous êtes aimable...
- Vous m'avez très bien compris : car vous aussi vous êtes de ces nihilistes qui se refusent à croire... en rien !
- Suis-je nihiliste ? Allons... hop ! et... hop !
- Restez ici !
- Je ne vais nulle part, que dites-vous ?
- Je vois bien que vous voulez me manipuler, vous accumulez les preuves comme un sophiste, vous interprétez à tour de bras, vous me désarçonnez avec vos formules et votre plume, ici même, se cabre en de délétères injonctions.
- Me jouer de vous, certainement ; mais vous manipulez... vous le faites très bien tout seul ! Croyez-vous qu'un Nietzsche aurait pu exister du temps des Grecs ? Prenez le thé avec moi, nous en discuterons. J'ai ici d'excellents biscuits que l'on appelle des spéculations.
- Pourquoi pas. Mais je crains que vos biscuits ne se réduisent, dans le thé, en miettes.
- Comme vous avez raison ! Cette question était en effet bien inepte... car s'il y a dans la nature humaine des désastres et des perfections qui ne semblent à première vue que les résultats de maladresses successives et maladroitement embranchées, la nature connaît la perfection économique des grands joueurs.
- Quelle différence faites-vous entre ces deux natures ?
- La première en fait n'est pas une nature, c'est une condition, la condition de l'espèce humaine c'est-à-dire les limitations qui sont les plus favorables à sa croissance propre à un moment donné de son histoire (puisque, comme vous le savez, l'humanité est l'espèce qui ne s'est pas encore stabilisée, bien qu'elle forme aujourd'hui un niveau). Quant à la deuxième, elle est seule vraiment nature, elle est cette volonté de croître, toujours plus belle et prenant toujours davantage de risques, toujours plus profonde et plus cruelle. Saviez-vous d'ailleurs que les arbres plongent plus profondément leurs racines qu'ils n'élèvent leurs branches ? L'homme a plus souvent souhaité tout le contraire : c'est ainsi que les perfections économiques de la nature sont devenues chez lui des maladresses et des tares. C'est ainsi que la nature s'est cachée en lui, mais il n'y a pour l'homme pas d'autre nature, il est tout entier dans cette volonté de croître dont aucune construction ne le distancie, car ses constructions aussi veulent croître et atteindre les sommets et percer la voûte enflammée du ciel.

- Si je vous suis bien, la nature serait donc intelligente ? Car si l'on se passe de la séparation nature/culture, si cette nature qui veut croître comprend tout, il nous faut supposer à cette nature : au moins l'intelligence de l'espèce humaine ?
- Que vous avez de grandes dents ! Des dents logiques ! Déontologiques même : car je vous vois avec cette « intelligence » me préparer toute une théorie des devoirs. Or les limitations que la nature se donne ne sont pas des lois, mais les appels que tout en elle lance pour chacun vers son plus digne adversaire. Force contre force et résistance contre résistance, jamais un même tout, toujours transformation qui infiniment se respire. La nature ne comprend pas toutes choses, mais toutes choses *sont* profondément nature, et elles deviennent dans sa volonté de croître de la manière la plus économique qui soit. Elle n'a ni unité ni fin en elle-même, et surtout pas elle-même : alors si intelligence il y a, c'est peut-être celle de son instinct souverain, l'intelligence du désir.
- L'homme n'est-il pas cependant capable, grâce à la raison, de se différencier de la nature ? N'est-il pas capable de domestiquer ses instincts ?
- Mais combien de ceux que vous appelez humains, dites-moi, sont effectivement en mesure de maîtriser leurs instincts ? C'est cet idéalisme plein de compassion qui conduit à considérer les faibles et les moins capables comme des humains, au sens le plus noble du terme. Mais aucun organisme ne peut se passer de degrés : ou alors il devient amibe. Et tandis que l'homme prétendait changer la nature, il commettait sa grande erreur : il s'est voulu supérieur à la nature qui l'a engendré, alors qu'il n'en est différent que selon des degrés du même... selon des degrés de la volonté de puissance : et c'est cette volonté qui en lui l'a poussé à se vouloir supérieur.

Nous avançons tout à l'heure une zone temporelle pour la naissance de la société de contrôle, les années 1940. Précisons-la pour le symbole : 1945.  $1 + 9 + 4 + 5 = 19$  (où  $1+9=10$  et  $1+0=1$ ), le Soleil, l'astre qui éclate, le sommet de la conscience morale qui se fissure, l'unité du cercle atomique dispersée. *Sol niger* donc, et effectivement la lumière du jour se voile et semble s'inverser un instant, comme si le soleil était passé derrière le décor, comme si la construction platonico-chrétienne s'était absentée dans un sursaut d'horreur avant d'essayer de se reprendre en main. Car 1945 c'est aussi l'année à partir de laquelle les Etats-Unis prennent ouvertement le contrôle de la Terre, à partir de laquelle le modèle protestant libéral américain se diffuse et avec lui la rhétorique familiale de l'Oncle Sam. Mais la famille élargie et le désir comme représentation n'auraient pas suffi seuls à créer un tel environnement : il y fallait les avancées techniques obtenues au cours de la deuxième guerre mondiale, au nombre desquels, en plus de la bombe atomique, les machines de cryptographie, premiers calculateurs qui deviendront bientôt les premiers ordinateurs et donneront plus tard naissance au Réseau. Ainsi ce qui assurera le renouveau de la société disciplinaire apparaît en étroite corrélation avec ces événements qui plantent le décor dévasté des paysages de la suspicion. Ces deux inventions procèdent en effet d'un même mouvement : la bombe atomique fonctionne par destruction d'atomes concrets, les calculateurs fonctionnent par construction d'atomes abstraits. Démocrite serait peut-être partis d'un immense

éclat de rire s'il avait pu seulement se douter du succès de sa création : ces unités indivisibles, briques élémentaires de matière ou d'esprit, dont la généalogie traverse toutes les philosophies jusqu'à nous, telle une racine énorme qui ne cesse de rassembler autour d'elle, par la grammaire autant que par la théologie, les traits les plus disparates. Alors en 1945, le choc ne peut être que d'une rare puissance, la racine de l'unité attaquée, dynamitée. Si par analogie la conscience atomique est touchée, ce n'est donc pas seulement en raison de l'horreur dont l'intensité brise les barrières émotivo-mentales de l'individu et le touche dans ses valeurs profondes, mais parce que l'atome physique a été fissuré et que l'atome était précisément réputé *atomon*, indivisible. Et cela n'advient pas *que* symboliquement...

Qu'entendons-nous alors par construction d'atomes abstraits ? Abstrait ne signifie pas inexistant, mais une consistance particulière, mentale, de la construction. Les ordinateurs modernes sont des constructions mentales, d'une part parce qu'ils sont construits sur des bases mathématiques stables, au niveau de leurs composantes physiques, d'autre part parce que les logiciels qui fonctionnent sur ces matériels sont conçus mentalement par les ingénieurs. Les ensembles que forment matériels et logiciels font passer un flux par des divisions binaires, ils coupent ce flux et l'agent, le programment. Il n'y a pas moins de hiérarchie dans un ordinateur que dans une société humaine, pas moins non plus de système d'exploitation. Dans un ordinateur, le système d'exploitation (ou Operating System, par exemple Windows, MacOS, Linux) ordonne les données et capture les flux, les divise, les distribue selon les tâches à effectuer, selon différentes classes de programme, de la même manière que dans la société humaine l'homme s'exploite lui-même au travers d'une interprétation du monde, capture l'impôt ou la force de travail, distribue l'argent et les gratifications selon les différentes classes sociales ou les besoins. On travaille *sous* Windows 98 comme on travaille *sous* le système capitaliste, *sous* Louis XIV ou l'Empire Romain. Dans tous ces cas, des flux (humains, énergétiques, ou de données) se trouvent gérés par un logiciel qui exécute les « fonctions de servitude » (allocation des ressources, contrôle des entrées-sorties, etc.) : le système d'exploitation crée une bulle, une sphère douce (software) qu'elle ordonne, à l'intérieur d'une réalité plus étendue avec laquelle elle entre en conflit, bien que pour l'ordinateur en tant que mécanique abstraite cette réalité soit réduite à son expression limite, la plus aisément manipulable. Il s'agit de rendre toutes choses fonctionnelles à l'intérieur d'une telle sphère, d'interpréter les événements de manière à leur faire former un ensemble fluide et cohérent de sens. Dans une sphère humaine ou informatique placée sous l'égide d'un système d'exploitation, tout devient outil pour un maximum de rendement, à fin d'obtenir une plus-value significative. C'est ce que nous permet de mieux saisir le concept de plan de consistance chez Deleuze : chaque société, voir chaque individu, est en mesure de créer son plan de consistance, où il trouve son *être* propre, sa plus-value signifiante.

Dieu est ainsi la plus-value signifiante du système d'exploitation de la conscience morale socratique-chrétienne (Nietzsche, Deleuze), il est ce surplus dégagé par la réactivité de frottement des culpabilités et des flagellations, du pardon suivi d'une nouvelle faute, et ainsi de suite, mais de manière à ce que, de plus en plus fin, le processus ne soit pas immédiatement décelable (encore une fois, dans une bulle spéculative, il faut rendre l'objet assez attirant pour amener sur lui une gravité, un croire). La plus-value signifiante du système d'exploitation des ordinateurs n'est quant à elle jamais laissée à elle-même, mais toujours ramenée à

l'homme sous forme d'efficacité et de temps libre. Bien sûr, c'est le même cercle qui s'installe : l'ordinateur accroît dans un premier temps la force productive (la culpabilité fait de même), mais au contraire de donner plus de temps libre (plus de paradis, sa place en Dieu), l'étreinte du temps de travail en est resserrée, et parce qu'il se dégage la sourde impression qu'on est pas aussi fort non pressé que pressé et flagellé, on accepte de continuer, d'entrer dans le cercle. L'ordinateur sanctionne par des annonces sonores (analogues à la voix du petit ange de la conscience de Donald) les erreurs, chaque fois que le programme n'est pas utilisé dans les limites de sa programmation, pour le but vers lequel il a été programmé. Bien sûr des perversions sont possibles, mais elles restent des versions du programme-mère, même perverties (on pensera au Mr. Smith du film *Matrix*). Et de même que la conscience morale apprend à se cacher toujours davantage ses propres fonctionnements, à en faire des réflexes et des évidences, de même la rapidité avec laquelle de nouvelles machines et de nouveaux programmes sont conçus amène l'utilisateur moyen à faire siens des réflexes et à percevoir comme des évidences certains fonctionnements sur lesquels des surcodages sont effectués.

Revenons à nos moutons, je veux dire à nos atomes. Que la conscience morale est une forme atomiste (ou atomistique) de conscience, cela s'exprime clairement dans l'expression *connais-toi toi-même* : il ne peut en effet y avoir connaissance d'un soi éclaté, c'est-à-dire que la connaissance de soi tend à construire une unité fonctionnelle des éléments récurrents qui se présentent, à travers ce qu'on appelle le processus d'individuation. Se rendre indivisible, stable, identique et constant, égal à soi, au Soi, au destin ou à son âme, paix à elle ou que Dieu l'ait ou qu'il l'allait en son sein comme Sophia allaitant les philosophes de la Tradition, qu'importe, c'est toujours la même recherche d'un être qui a cours depuis vingt et quelques siècles, où l'illusion réside toujours dans l'en soi de cet être comme unité théorique a priori. Bien sûr, s'inscrivant en brèche de cet atome-là, atome théorique qui s'actualise dans une pratique, il y a autre chose que le choc de l'explosion des bombes nucléaires sur Hiroshima et Nagasaki : il y a l'inconscient qui remet en cause la souveraineté de la conscience, il y a le rêve chez Descartes, le génie trompeur et les tourbillons, il y a les deux infinis de l'infinie dislocation de la conscience chez Pascal, il y a le communisme et la conscience de classe, il y a les deux guerres mondiales et l'horreur de la Shoah. Mais à chaque fois la conscience d'être trouve une réponse : je pense donc je suis, Dieu, le capitalisme et les Droits de l'homme. La conscience morale (ou d'être, puisqu'il y a chaque fois ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, il y a toujours un programme) réagit à ces stimuli barbares et se reconditionne, et plus elle se cache à ses propres yeux plus elle devient puissante et plus les attaques de l'extérieur sont violentes, parce que son action même l'inscrit dans cette vision dialectique du monde qui sans cesse appelle sur elle-même la répression, afin de devenir plus puissante.

Les atomes abstraits sont en ceci une merveilleuse invention (je ne suis qu'à moitié ironique et bientôt complètement schizophrène) : à la place de l'atome ancienne mouture qui se fait disloquer dans une génération entière — la question qui se pose étant : si l'homme est désormais capable de se détruire lui-même, de quel pouvoir Dieu dispose-t-il encore ? et la première réponse : c'est donc que ce plan de consistance là n'est plus assez fort pour tenir ensemble toutes les énergies humaines —, on construit une âme matérielle encore plus abstraite et limitée, et surtout plus difficilement actualisable en dehors des chemins balisés de la représentation, afin de mieux maîtriser la puissance nouvellement acquise, de ne pas

la laisser s'échapper et se comporter n'importe comment. Pour la limitation, c'est l'ordre décroissant d'à chacun sa terre, à chacun sa maison, à chacun son appartement, à chacun son ordinateur, à chacun son mot de passe. A chacun aussi son cercle de surveillance, ses relations, ses lieux d'information, desquels il tisse sa toile de suspicion et de contrôle. Chaque nouvelle limitation resserre un peu le tissu social, accroît la cohésion de ses nœuds en accroissant quantitativement leur valeur communicante, comme dans la théorie cybernétique de Wiener. Plus abstraite parce que le monde apparaît bien plus complexe et moins limité qu'il y a cinquante ou cent ans, et que l'effort qui doit être produit pour tenter de l'unifier, d'en former cette unité céleste vis-à-vis de laquelle l'homme iconique se forme en retour, cet effort dépasse complètement les capacités du « commun des mortels » (qu'on se réfère par exemple à l'impuissance des scientifiques à unifier le champ de la physique depuis le passage d'Einstein). De cela découle une appréhension générale, dans les deux sens d'une incapacité à saisir et d'une peur de l'inconnu, toute deux limitatrice de l'action.

La société de contrôle est critiquable en ce qu'elle opère une coupure totalisante dans les intensités humaines, une coupure qui rameute autour d'elle, sur son plan de consistance à elle, les différentes meutes et leurs intensités. Ce « nouveau » plan de consistance, plus abstrait, qui ne porte ni le nom de Dieu ni de Capital, est en même temps le plus ancien, mais devenu comme sa propre limite supérieure en tant que plan de l'être en général. En tant qu'il fait conflagrer les extrêmes, qu'il est immobile à vitesse infinie, il rattrape tous les autres plans qui se plient sur lui et le touchent d'une manière ou d'une autre, qui tendent forcément à son contact (puisque ce qu'ils recherchent c'est une forme d'être et que le plan de l'être se trouve à leur limite supérieure à eux tous). Ce plan de l'être, ou plan de contrôle, ne peut plus admettre en son centre un axe unique et plein, comme nous le disions tout à l'heure, mais seulement des foyers vides qui sont en filiation avec le plan de contrôle, et ne reçoivent leur consistance que de lui. On prend beaucoup moins de risque avec un tel système, parce qu'il ne cesse de délocaliser les centres de gravité, qu'il ne laissera pas se former des régimes fascistes autodestructif qui créent des foyers si douloureusement pleins. Dans la société de contrôle le pouvoir n'est plus détenu par un roi, un président, etc. mais pas plus par un peuple dont l'existence découle de celle d'un souverain et d'un centre plein.

La bombe atomique et la fission de l'atome ont donc eu ceci pour effet d'amener la société à se métamorphoser, à devenir plus économique vis-à-vis de ses propres fonctionnements. La plus-value signifiante Dieu n'étaient plus à même depuis longtemps de convaincre et de rassembler les hommes, il fallait donc faire preuve de davantage de libéralisme, et admettre d'autres plus-value signifiante, et c'est ainsi furent peu à peu admis la liberté de culte et de pensée, l'égalité des sexes, la libération sexuelle, la libéralisation des drogues, bref la liberté de disposer de sa vie tant qu'elle ne perturbe pas la vie des autres, tant qu'elle ne remet pas en cause la pérennité du plan de contrôle qui sanctifie l'exploitation de tous par tous, ce « maximum dans l'exploitation de l'être humain » par lui-même.

\*\*\*